

Bulletin d'histoire politique

Jean-Jacques Simard, La Réduction. L'autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui, Sillery, Septentrion, 2003, 432 p.

Guillaume Teasdale

B
H
P

Volume 13, numéro 1, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055028ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055028ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Teasdale, G. (2004). Compte rendu de [Jean-Jacques Simard, *La Réduction. L'autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*, Sillery, Septentrion, 2003, 432 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 13(1), 259–262.
<https://doi.org/10.7202/1055028ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean-Jacques Simard,
*La Réduction. L'autochtone inventé
et les Amérindiens d'aujourd'hui*,
Sillery, Septentrion, 2003, 432 p.

GUILLAUME TEASDALE

Étudiant à la maîtrise en sciences humaines des religions
Université de Sherbrooke

Sociologue à l'Université Laval, Jean-Jacques Simard possède une longue feuille de route dans l'étude des relations entre les autochtones et la société majoritaire québécoise, mais également canadienne. Il a notamment agi comme conseiller expert dans le processus de négociation de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois (1975). Or son expérience de « terrain » est loin de se limiter à cet événement, elle qui s'étend de la fin des années 1960 jusqu'à nos jours. C'est principalement chez les Inuits du Nouveau-Québec (Nunavik) et les Cris de la Baie-James qu'il a œuvré.

Dès ses premières années de recherche, Simard a commencé à développer une réflexion qu'il approfondira durant toute sa carrière. *La Réduction* est en quelque sorte une synthèse de cette réflexion. L'essence de celle-ci tourne autour de deux idées principales, soit que 1) la question autochtone au Québec et au Canada souffre considérablement d'une vision statique des cultures amérindiennes (contre la modernité), figées à l'époque précolombienne, et que, 2) elle souffre également de la persistance d'un dualisme conceptuel de type Blanc vs Autochtone. C'est dans un contexte post-Commission royale sur les peuples autochtones (1996), qui joue beaucoup avec ces deux idées, que Simard nous propose ici un recueil composé d'une vingtaine d'articles publiés dans différentes revues ou rapports de recherche au cours des dernières décennies. L'idée est de voir comment a évolué « la réduction » des autochtones au Québec, de l'époque coloniale à nos jours.

Dans la première partie, Simard commence en établissant les fondements théoriques de sa pensée. L'utilisation même du terme « réduction » fait l'objet d'une explication approfondie. D'un processus de sédentarisation des Amérindiens mis en place par les jésuites en Nouvelle-France au ^{xvii}e siècle, la « réduction » a évolué au fil des siècles de sorte qu'elle caractérise toujours la place des premiers peuples dans la société majoritaire contemporaine :

« Plutôt que ceux, banals et mal appropriés, d'exploitation économique, de domination politique ou d'assimilation culturelle, c'est le concept de réduction qui, me semble-t-il du moins, rendra le plus fidèlement et le plus spécifiquement compte du statut singulier des Autochtones, en tant que catégorie composante de la société canadienne » (p. 27). À l'époque coloniale, la réduction se traduisait par l'isolement des premiers peuples de et par l'Homme blanc. Avec le temps, les autochtones en sont venus à s'identifier à leur réduction. Et aujourd'hui, l'identité autochtone se définit plus que jamais par opposition aux Blancs. Ainsi, selon Simard, « l'opposition simpliste entre Blancs et Autochtones [...] fait partie du système de réduction lui-même » (p. 40) car elle revient presque à nier le processus de transformation culturelle et d'adaptation historique. À l'heure des revendications de toutes sortes, demeurer dans cette ligne de pensée, autant d'un côté comme de l'autre, ne peut que, selon le sociologue, faire piétiner le dossier autochtone.

À partir de la seconde partie, Simard concentre sa réflexion sur l'histoire contemporaine des autochtones du Québec, soit des années 1950 à nos jours. Ainsi, dans cette deuxième étape de sa réflexion, en se référant à différents cas bien précis, l'auteur explique qu'on ne peut traiter la question autochtone en croyant pouvoir régler celle-ci une « bonne fois pour toutes ». La question autochtone ne disparaîtra jamais, mais elle évoluera car « l'environnement sociologique où vivent les Autochtones du Québec est largement le même où vivent les autres Québécois » (p. 136). Hormis la diversité des situations qui caractérisent la réalité des dizaines de communautés autochtones du Québec, il faut aussi comprendre que l'on ne retrouve pas d'unanimité d'opinions au sein de celles-ci, comme dans le reste de la société. La complexité, par exemple, de projets d'autodétermination ou d'autonomie gouvernementale autochtone ne peut donc pas être simplifiée à un dualisme de type Autochtones/Blancs ou encore être décortiquée de façon définitive.

Dans les parties 3 et 4, Simard transpose son analyse critique sur l'expérience de deux groupes autochtones qu'il connaît bien, les Cris de la Baie-James et les Inuits du Nouveau-Québec. On y voit à quel point le processus qui a conduit à la Convention de 1975, mais également ce qui en a découlé en termes de conséquences, et la naissance d'un projet de gouvernement autonome inuit (Nunavik) a suscité de nombreux questionnements au sein des collectivités concernées. À peu près tous les aspects des cultures crie et inuite ont été bouleversés et ont nécessité une adaptation rapide. Mais avec ces deux exemples, Simard s'affaire à démontrer qu'une vision passive de l'histoire autochtone, au sens où ceux-ci ne seraient autre chose que des victimes d'un mouvement colonial orchestré par les Blancs, empêche de comprendre réellement le parcours de ces groupes à l'intérieur de la société québécoise.

Enfin, dans la dernière partie, en guise de conclusion de sa réflexion, Simard met l'accent sur l'importance de cesser d'étudier la question autochtone en vase clos et d'arrêter de croire que les problèmes que vivent les premiers peuples sont tous uniques et exclusifs. Bref, qu'on ne les retrouve nul part ailleurs dans le monde et dans l'histoire. Or aujourd'hui, probablement par « aliénation coloniale », c'est précisément le type de propos que tiennent la plupart des leaders politiques autochtones pour défendre les intérêts de leurs communautés.

En ce qui concerne notre appréciation de *La Réduction*, mentionnons d'abord que la vision sociologique de l'auteur élargit considérablement notre perception de la question autochtone. Trop souvent, l'histoire autochtone est produite pour atteindre un de ces deux objectifs : prouver ou réfuter des droits ancestraux. En effet, Simard pousse l'analyse plus loin en s'intéressant également aux transformations socio-historiques des premiers peuples, ce qui aide à comprendre bien des choses. Notamment, pourquoi les autochtones sont comme ils sont aujourd'hui, c'est-à-dire tout sauf des gens appartenant toujours à l'époque précolombienne ? Le sociologue, dont l'étude se limite essentiellement aux années 1950 à nos jours et cela spécifiquement chez les Cris de la Baie-James et les Inuits du Nunavik, nous fait réaliser à quel point il reste du travail à faire sur les groupes autochtones vivant plus au sud, aux *xix^e* et *xx^e* siècles. Notons aussi le ton fort critique et imprégné d'un souci d'impartialité de Simard : « Hier encore, bien peu d'Autochtones avaient accès au pouvoir. Aujourd'hui, plusieurs en sont. Je vois mal qu'on s'en plaigne ; ce qui ne dispense pas d'étudier le phénomène avec le même esprit critique que méritent, disons, les agissements du ministère des Affaires indiennes » (p. 290).

Toutefois, par endroits, on retrouve des affirmations qui nécessiteraient des retouches prenant davantage en compte les développements de l'historiographie autochtone. C'est le cas, par exemple, lorsqu'il parle de l'objectif qu'ont les fonctionnaires fédéraux affectés aux affaires autochtones de « travailler à leur propre disparition », en référence au processus d'assimilation. Plusieurs études récentes ont clairement démontré que, dans les faits, bien des fonctionnaires n'ont jamais voulu perdre leur gagne-pain. Pire, bien des postes sont aujourd'hui comblés par des autochtones... On retrouve également quelques petites erreurs factuelles (ex. : Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1967 (p. 143)). Enfin, malgré des efforts pour coller ensemble des textes publiés séparément au départ, quelques coquilles persistent, notamment dans le dernier chapitre où l'auteur invite le lecteur à se référer au texte de « Ghislain Otis plus haut » (p. 404), que l'on retrouve en fait en complément du livre de Tom Flanagan, *Premières nations? Second regards* (Sillery, Septentrion, 2003). Dans ce même chapitre, pour mieux comprendre

les idées présentées, il aurait été intéressant que Simard explique un peu plus la pensée de Flanagan, à laquelle il répond, et ainsi éviter d'être obligé de consulter le livre du politologue mentionné ci-haut.

Le thème qu'aborde ce livre, la question autochtone, est très complexe. Hormis cette complexité de fait, il s'agit d'un sujet qui demeure grandement malmené par différents enjeux politiques et économiques. L'approche de Simard est intéressante car son analyse du dossier autochtone au Québec sort largement des sentiers battus. D'ailleurs, c'est peut-être une des raisons qui expliquerait pourquoi Simard ne semble pas compter énormément de disciples, lui qui a pourtant publié nombre d'articles dans la revue la plus lue par les spécialistes du sujet, *Recherches amérindiennes au Québec*. Or cela n'enlève rien à la réflexion stimulante offerte par Simard avec *La Réduction*, ouvrage que nous recommandons fortement à ceux et celles qui s'intéressent à la question autochtone.